

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 5

Artikel: Les notaires
Autor: Mogeon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216998>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



INVITEZ VOS DAMES !

BN somme, pourquoi danse-t-on ? Il y a quelques années, pareille question n'eût pas été posée. On dansait pour son agrément, pour se divertir. Et cela se voyait. Les visages, souriants, reflétaient le contentement des danseurs.

On dansait alors la valse, la polka, la mazurka, la schottisch, le galop, le quadrille, les « lanciers ». Aujourd'hui, on danse le tango, le two-step, le on-step, le jass-band, le fox-trott, etc., toutes danses nouvelles, dites « modernes », qui ne manquent certes ni de charme ni d'élégance et qui ont sur les anciennes l'avantage précieux d'être beaucoup moins fatigantes. On ne voit plus de ces danseurs essoufflés ou qui, atteints de « tournis », se précipitent sur un sofa ou dans un fauteuil pour éviter une chute assurée et ridicule. Cela n'était pas toujours très conforme aux règles de la « calisthénie », toute de grâce, de souplesse et de maintien. Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à reprendre chez les fervents des danses modernes ? Certains mouvements, certains déhanchements, certains secouements — le mot est exact, mais peu usité — ne relèvent guère de l'esthétique. Ils sont même quelque peu grotesques. Au reste, un professeur nous affirmait que ces manifestations, dont leurs familiers semblent être très fiers, sont tout-à-fait étrangères aux règles des danses nouvelles, qui, tout comme les anciennes, doivent surtout se caractériser par la grâce et la... simplicité.

Mais ce n'est pas à cela que nous voulons nous arrêter : il y a de bons et de mauvais danseurs. Evidemment, les faiseurs de contorsions ne sont pas dans les premiers. C'est leur affaire.

Non, ce qui nous frappe particulièrement dans les salles de bal, c'est l'air solennel, triste, sombre même, des danseuses et danseurs ; on dirait des portes de prison ; c'est leur air préoccupé de n'aller pas manquer un pas ou d'en faire un de trop, d'allonger ou de trop écourter tel mouvement. Vrai, on ne se douterait pas qu'ils sont là pour leur plaisir personnel et commun, mais bien plutôt pour la galerie. Ne vaudrait-il pas mieux, cent fois, risquer un faux pas pour garder le sourire et l'œil pétillant ?...

Il y a autre chose encore qui prive les bals d'aujourd'hui d'un élément de gaieté : danseuses et danseurs sont par trop fidèles l'un à l'autre ; ils ne « décollent » pas assez, pour employer l'expression même d'un professeur. Jadis, avec les anciennes danses, on changeait souvent de dame, en tout bien tout honneur, et ces mutations donnaient de l'entrain. Allons, la roucoulade a perpétué, ça devient monotone.

Ah ! que les bals de jadis étaient plus gais. Ils n'en étaient ni moins corrects ni moins gracieux. Et nous sommes sûrs que les danses modernes ne perdraient rien, au contraire, à un peu plus d'abandon, à un peu plus de bonne joie. Quoi donc, serait-ce encore la guerre et l'impitoyable crise qui jetent un voile gris sur les « dancings » modernes ?

Allons, jeunes gens, souriants, comme devant le photographe, mais d'un sourire moins conventionnel que celui qu'exige l'appareil, souriants du sourire de la bonne, de la franche gaieté. Que diable ! on danse pour s'amuser et oublier un moment les tracés de la vie pour oublier aussi que, par ce dur temps, il en est combien qui se plaignent, hélas ! de ne pouvoir « tourner ».

Tournez, glissez, la danse vous appelle...

J. M.



ONNA CHÈRE DÈ MINISTRÈ

LA municipalità d'on veladzo proutso d'ao Tsalet à Gobet avai decidà de fère carrena l'église qu'avai tot bounameint on plliantsi dè terra grassa bin damàie. Peindeint qu'on fasai clia reparachon, lo prédro sé fasai dein la grandze d'ao syndico. On avai eimprontà la fusta aò carbatier po fère onna chère, et lo ministrè prédrivé du dèssus clia bossetta.

La grandze étai pleina dé mondo et lo ministrè dévésavé adrai bin. L'ao desai :

— Ne faut pas avai tant d'orguet ; quand mémo vo n'êtes que dâi païsans, ne fâ rein, vo z'êtes atant que dâi monsus ; ka cliaò que sant bas su la terra saront hiauts dein lo ciè, et cliaò que sant hiauts sur la terra saront bas dein lo ciè.

Ma fâi, dein lo momeint yò desai que cliaò qu'ètions hiauts sarions abaissi... crac... lo fond dè la fusta s'épéclliè et lo pourro ministrè s'einforce dein lo bossat. Lé dzeins tot épouàris coumeincivont dza à s'ein alla, mà lo ministrè sé mette à crià du lo fond dè la fusta :

— Hé ! lè z'amis, arretà ! arretà ; né pas fini, vo deri lo resto pé lo perte d'ao bondon.

D'on coup dé poein ye fe parti lo bondon que chaôta su lè mans d'ao régent et que fe tzezi son chaumo, et lo ministrè finece son prédro.

C.-C. Dénéréaz.

EN POLICE CORRECTIONNELLE. — Prévenu ! Pourquoi volez-vous comme cela ?

— Monsieur le président, je ne connais pas d'autre manière.

MOITIÉ MAL. — Une brave femme se plaint de son mari :

— Ce monstre-là, dit-elle, passe tout son temps au cabaret.

— C'est indigne !

— Si encore il m'y menait !

A L'EXAMEN. — Qu'est-ce qu'une rivière dormante ?

— C'est une rivière qui ne sort pas de son lit.

LES NOTAIRES

LA lecture de l'intéressant article du *Conteur* sur l'origine des notaires nous incite à lui envoyer les lignes suivantes.

Les notes ou abréviations latines en usage pour reproduire les discours, les dépositions devant les tribunaux, étaient enseignées à l'école. Elles se composaient de milliers de signes arbitraires qu'il fallait apprendre par cœur. Tout lettré les connaissait. Eginhard, l'auteur de la *Vie de Charlemagne*, fut un notaire aîné du grand monarque, dont il devint, selon la légende, le gendre dans des circonstances qui rappellent de loin certains épisodes de *Tristan et Isolt*, ou simplement la pièce de *Miss Helyett* !

Eginhard s'était pris de passion pour Emma, fille de Charlemagne, qui le lui rendait. Les deux amoureux usèrent d'un stratagème. Le jeune homme avait pénétré secrètement, de nuit, dans la chambre de la jeune fille, sous prétexte d'un message urgent du roi à lui communiquer. Au point du jour, Eginhard, au moment de repartir, s'aperçoit que, pendant la nuit, la neige est tombée... Comment faire ? La trace des pas d'un homme donnera l'éveil. Emma prend son amoureux sur ses épaules ; une fois son précieux fardeau déposé en lieu sûr, elle revient, remet ses pieds sur la trace de ses pas. Malheureusement, le hasard avait voulu que, cette nuit-là, Charlemagne fût atteint d'insomnie. Il assista, ahuri, à toute la scène. Eginhard, saisi de remords, demanda, à son maître, sa démission. Une réunion des grands du palais fut convoquée. Charlemagne exposa les faits qui venaient de se produire et, après avoir entendu des avis divergents sur la solution que comportait cette affaire, finit par se persuader que la Providence, en permettant l'entrevue de sa fille avec son notaire, indiquait clairement qu'il fallait les unir. Ce qui fut fait.

L'usage des notes disparut lors des invasions des barbares. Elles ne furent d'ailleurs pas adaptées à la langue romane, issue du latin vulgaire. Mais si les notes furent abandonnées, en revanche, la fonction et les fonctionnaires devaient subsister. Les notaires recoururent à l'écriture ordinaire, employèrent les abréviations du moyen-âge que les cours de paléographie enseignent. Ils montraient pourtant fort peu de hâte pour apposer leur signature au bas des actes. Les floritures des notaires d'autrefois témoignent du temps dont ils disposaient. Aujourd'hui, ils sont beaucoup plus affairés.

Les notes font partie de l'histoire de la sténographie. Tiron, affranchi de Cicéron, sténographiait les discours du Sénat romain ; il passe même pour l'un des principaux auteurs de ce système, appelé les notes *tironiennes*. Déjà à ce moment, il y avait des équipes de sténographes qui, dans une séance parlementaire, se divisaient entre eux la besogne. L'écriture ordinaire avait des abréviations, dont le procédé subsiste encore : au lieu d'écrire *Senatus populusque romanus*, on se bornait à S. P. R., comme au lieu de : « Ce qu'il fallait démontrer », on écrit C. Q. F. D.

Dans les actes des martyrs, on cite Cassien, devenu St. Cassien. Après avoir été condamné à mort, il subit les pires avanies de ses élèves, armés des stylets avec lesquels ils écrivaient sur des tablettes de cire. Comme l'infortuné pédagogue essayait de

faire entendre des protestations, l'un de ses élèves répondit :

— De quoi te plains-tu; c'est toi-même qui nous a donné ce fer et qui a armé notre main; nous te rendons ainsi autant de milliers de notes que tu nous en as enseignés et que, malgré nos pleurs, tu nous as fait apprendre.

Il y a quelques années, un sténographe espagnol eut une enquête pour savoir quel était le patron que lui et ses collègues du monde entier devaient se donner. On jeta le dévolu sur Saint Genès d'Arles qui, occupé, un jour, à recueillir d'une main habile les dépositions des martyrs et entendant la lecture des décrets de persécution, prit tout à coup ses tablettes, les lança à la tête des juges et quitta le tribunal. Bientôt arrêté, naturellement, il eut la tête tranchée.

Comme nous l'avons dit, les notes tironiennes disparurent au moyen-âge, après le siècle de Charlemagne. Un moine bénédictin, l'abbé Trithème, les retrouva dans un couvent de Strasbourg vers la fin du XV^{me} siècle. Elles avaient plus qu'un intérêt documentaire, puisque leur déchiffrement a été précieux au point de vue de l'histoire.

L. Mogeon.

LES MÉSAVENTURES DU RECRUE BOUÉRAND

(Suite et fin.)

Le tour était joué. Le lieutenant avait entendu. Il se souvenait vaguement d'avoir vu des varices auparavant et ordonné de la poudre pour les pieds. Tandis que Gonsier cassait pour la troisième fois la dent qu'il aurait fallu arracher, Rollet appela Devènes :

— Venez ici ! Comment ça va ?

— Et il l'examina.

— Mais, il n'y a plus grand-chose; non, pas grand-chose. Un peu... oui... il y a un brin de... comme nous disons... et l'autre pied ? Vous avez pu lacer votre soulier ?

Le caporal se souvint alors que Bouérand avait parlé des deux pieds... il n'y avait pas songé en préparant sa frime.

— Il fait aussi souffrir un peu, mais c'est surtout le droit, mon lieutenant.

Le lieutenant fut savant :

— Je le sais bien, c'est toujours le droit, parce que c'est le pied sur lequel vous travaillez le plus, vous comprenez; vous pivotez à droite; au repos, le poids du corps retombe sur le pied droit; ce n'est pas une bonne position de repos.

Puis, satisfait d'avoir pontifié :

— Vous mettez des compresses à cet homme, et faites sa fiche.

Ainsi fut fait.

Au déjeuner des officiers, le colonel se montra de méchante humeur. Quand les médecins s'annoncèrent, il grogna :

— Vous me prenez mes hommes le jour où j'ai le plus besoin d'eux ! Et le capitaine Gonsier m'enlève même un sous-officier !... c'est mauvais, ces varices ?

— Je ne sais pas, mon colonel, je n'ai pas vu.

— Allons donc !... J'ai lu la fiche !...

— C'est moi, mon colonel, risqua le lieutenant.

— Mais Devènes n'est pas dans votre compagnie !... Il cherche à tirer au flanc ! Nous irons éclaircir ça.

Devènes avait prévu le coup et cherchait à y parer.

Le colonel mena l'assaut :

— Vous avez des varices, caporal ?

— Oui, mon colonel, à ce que dit le lieutenant.

— Vous ne vous en êtes pas aperçu avant ce matin ?

— J'avais mal depuis quelque temps, mais je ne savais pas ce que c'était.

— Pourquoi vous êtes-vous adressé au lieutenant ?

— Parce qu'il est médecin, mon colonel.

— Ce n'est pas le médecin de votre compagnie, qui est le capitaine Gonsier... Pourquoi ne pas vous adresser à lui ?

— Je me suis bien annoncé à lui, mais il m'a renvoyé au lieutenant; j'ai cru que c'était notre médecin, d'autant plus qu'il m'avait déjà examiné.

— Je ne vous ai jamais examiné ! dit Rollet.

— Pardon, mon lieutenant, vous m'avez regardé les pieds de près aux douches; je pense que c'est là que vous avez vu mes varices.

— Dites-donc, mâchonna Gonsier, c'est vrai, ça : vous m'avez remplacé à la visite et aux douches quand je suis monté à la II, à Riondaz.

— Alors, reprit Devènes, comme vous m'avez fait dire de venir pour mes...

— Je ne vous ai jamais rien fait dire ! hurla Rollet.

— Vous m'avez envoyé un homme; c'est seulement hier soir qu'il m'a trouvé !

— Qui était-ce ? reprit le colonel.

— Je ne sais pas son nom.

— Ah ! vraiment ! Eh bien ! moi je sais le vôtre... c'est celui d'un fumiste qui passera deux nuits sur la planche ! Personne ne vous a rien dit, voilà tout.

— Si, mon colonel; c'est une recrue mitrailleur; je vois encore nettement sa figure.

— Ah ! ah ! Alors, il faudra me la montrer. Vous vous annoncez au capitaine de la III, et vous reconnaissez votre homme... si non, je vous saurai ! A-t-il vraiment quelque chose, lieutenant ?

— Peut-être pas de varices, à proprement parler, expliqua Rollet, mais il y a effectivement un gonflement accompagné d'une... **boursoufflure** qui, jointe... à ce dont il se plaint, nécessitent du repos avec compresses. D'ailleurs, on lui a parlé de varices, il s'est persuadé, et il se produit des réactions physiques... nous avons observé en médecine des cas très curieux de ce phénomène, et il semble que l'autosuggestion...

Le reste se perdit dans le corridor, car le colonel partait.

Devènes n'osait pas encore manifester sa joie à l'extérieur.

Il tira au flanc toute la journée, et celle du lendemain.

Mais à l'appel principal, il se présentait au capitaine de la III qui avait reçu des ordres, et, passant de file en file, il reconnut le recrue Bouérand, et le désigna.

Le capitaine fut confondu : l'âme candide de Bouérand pouvait-elle contenir autant de malice ? Le recrue reconnut les faits.

— Eh ! bien, leur dit le capitaine, vous irez les deux vous expliquer avec le colonel après l'appel. Ils y furent. Devènes s'annonça le premier.

— Que voulez-vous ?

— J'ai retrouvé l'homme qui m'a fait la commission du lieutenant Rollet.

— Bien. Les médecins à l'ordre !

Le capitaine de la III s'y rendit également, et ce fut à lui que Bouérand vint tranquillement s'annoncer.

— Pas à moi !... Là-bas !...

— Mon sergent-colonel, le recrue Bouérand...

— C'est encore vous !... oh ! alors...

Et le colonel désespéra.

— C'est vous qui avez fait la commission au caporal ?

— Oui, mon...

— Et pourquoi ?

— Le médecin avait dit.

— Et quoi donc ?

— Il a regardé mes pieds et il a dit fort pour que je me souvienne bien : « Autant de varices que Devènes; il faut les soigner tous les deux ». Alors, j'ai cherché Devènes pour lui transmettre l'ordre...

Les officiers pouffaient. Le colonel semblait abruti. Il haussa les épaules et dit tranquillement :

— Il vous faut aller souper, Bouérand.

— Mon caporal-major, le recrue Bouérand s'annonce souplant.

— Allez-y donc.

L'affaire en resta là. A la fin de l'école, vu ses capacités, le recrue Bouérand fut promu soldat — le soldat Bouérand, cette fois — mais versé dans les mulets.

Et pour cause !

Ave.

CHEZ LE PÉTABOSSON. — Un futur salue l'officier d'état civil qui vient de le marier, et avec un gracieux sourire :

— A la prochaine fois !

L'AGRÉABLE OPÉRATION

DEPUIS un instant, l'illustre chirurgien Tailledoux examine un riche patient qui se plaint de douleur dans le ventre.

— Je suis fixé, cher Monsieur, s'écrie-t-il tout à coup; vous avez l'appendicite; je vais vous faire d'urgence l'opération. Il est, du reste, inutile de vous effrayer ! — ajouta-t-il pour rassurer son client — ce n'est pas le premier ventre que j'ouvrirai !..

— Oui, mais c'est la première fois qu'on ouvre le mien et j'ai horriblement peur !..

— Affaire d'habitude, continua le médecin allant jusqu'à son armoire d'où il tira une trousse d'outils aux allures fort peu rassurantes.

Puis, ayant appelé son aide, il s'avança vers la table d'opération, où M. Capon était couché :

— Je vais vous opérer selon la nouvelle méthode; nous nous contenterons d'insensibiliser avec de la cocaïne la partie du corps malade; nous nous appliquons à tenir éveillés nos patients en leur procurant toutes sortes de distractions.

En disant ces mots, le docteur avait placé, sous la tête de son patient, un petit coussin et, prenant sur une table le journal du matin, il le passa à son malade, étonné, en ajoutant :

— Essayez de vous distraire pendant que je vous coupe l'appendice.

Malgré toutes ces belles phrases, M. Capon n'est pas très rassuré; il jette, par moment, un coup d'œil anxieux par dessus son journal.

— Si les dernières nouvelles ne vous intéressent pas, lui dit fort aimablement le chirurgien, je vais faire venir les musiciens, car je tiens absolument que mes malades trouvent agréable le temps qu'a duré l'opération.

A son appel, les musiciens de la clinique accourent et commencent par une danse entraînant.

— C'est un médicament pour l'usage externe, explique le patricien tout en introduisant une pince hémostatique dans l'intestin. Seulement, je vous en prie, restez tranquille. Souvenez-vous donc où vous êtes...

Entraîné par la musique, notre malade commençait à se trémousser, parcouru par le frisson de la danse.

— Eh là ! doucement ! Ne bougez pas; vous allez me faire couper de travers. Heureusement que j'ai presque fini !

— Déjà !!

— Oui, déjà; le temps ne vous a pas semblé long ? Que dites-vous de ma nouvelle méthode ?

— Admirable ! Oh ! la science, quel progrès !

Il éternue par trois fois énergiquement :

— Tiens ! je m'enrhume !

— Je vous ai laissé le ventre un peu trop longtemps ouvert; vous avez pris froid. Enfin, consolez-vous; sans peine, pas de plaisir !

LE COMBAT DE VUITEBOEUF

AU commencement de mars 1798, un esprit de liberté soufflait avec force sur le Pays de Vaud. Les baillis avaient dû reprendre le chemin de Berne, mais une partie du bailliage de Grandson, mécontente de voir disparaître un régime qui lui plaisait, voulut à tout prix lui rester fidèle. Dès le 5 février, des mouvements favorables à LL. EE. s'étaient produits à Ste-Croix, le centre de la révolte, Baulmes et Champvent. L'assemblée provisoire, qui constituait alors le gouvernement vaudois, envoya le citoyen Auberjonois aux rebelles, en qualité de porteur d'une proclamation pacifique. En rendant compte de sa mission, il déclara qu'il avait établi des postes militaires à Concise et à Provence, afin d'empêcher les émigrants armés de prendre la direction de Berne.

Les députés de Ste-Croix avaient promis que les personnes portant la cocarde verte, adoptée par le nouveau régime, pourraient circuler en toute liberté et que leurs propres soldats ne descendraient pas en armes à la plaine pour y abattre les arbres de liberté.

Mais ces bonnes dispositions, maintenues pendant quelques jours, et qui faisaient espérer que le calme allait se rétablir, ne durèrent pas. Dans la nuit du 3 au 4 mars, les partisans de Berne se réunissent à la Lance, près de Concise. De Cer-